

Une pluie de trop

Il était au moins passé 2 heures du matin quand Maélie, mon amie de toujours, nous propose de quitter la plage et se rendre chez moi. J'étais en plein arbitrage du match de *beachvolley* mettant en opposition Alex et Max, quand une brise chaude fit voler le ballon à l'autre bout du terrain. Celui-ci approuva la proposition de mon amie, suivi de Max et finalement de moi. Nous étions tous épuisés de notre journée estivale entre amis. Cela faisait environ 3 semaines que l'on ne s'étaient pas vus, depuis notre dernier examen pour être plus exact. Notre groupe était formé de 4 personnes ; moi, Juliette, on me reconnaît par le fait que je suis grande comme trois pommes, j'ai un visage ressemblant à celui d'un enfant du primaire malgré mes 16 ans et ma maladresse. Les 3 autres font comme parti de ma famille. Maélie une girafe rousse me prit par le bras gauche, dû à mon plâtre au droit, et m'amena vers mon copain, Alex qui rassemblait nos choses avec Max, son ami, dans son sac à dos. Une fois cela finit, on prit la route, Max et Maélie en éclaireurs suivi de près par Alex et moi en arrière, comme toujours.

Une fois à l'intersection de la rue Foster/Lewis O, je remarquai que les lampadaires longeant les trottoirs étaient tous éteints comme si Waterloo avait eu une panne d'électricité. Je décidai de ne pas le mentionner à mes amis, car de toute façon, ils étaient déjà rendus loin devant moi. Je trouvais la possibilité d'une panne invraisemblable, car c'était une nuit bien normale durant le milieu de juillet, aucune averse depuis le printemps dernier et il n'y avait pas encore eu de grosses vagues de chaleur ayant pu causer cette coupure.

Alex, soudainement, se retourna vers moi tel une toupie et me pris par la main pour que je marche côte à côte avec lui, afin que je ne sois plus seule derrière les autres. Les autres nous attendaient sur des bancs près de l'école secondaire. Je perdis l'équilibre alors qu'un vent violent me

frappa dans le creux poplité. Il alla ensuite frapper les branches et le feuillage de végétaux déshydratés. Lorsque celui-ci était à passer au travers les géants, il le fit en produisant un bruit ressemblant à un rire hystérique. Inquiète, mon regard se posa sur Maélie et celle-ci comprit tout de suite ma crainte et m'enlaça pour me rassurer. J'ai essayé de me rationaliser et de me dire que ce n'était que le vent dans les arbres, mais j'avais un pressentiment que cela n'annonçait rien de bon.

Étant frileuse, j'avais remarqué que la température avait chuté de peu depuis notre départ. Cela me fit avancer un peu plus vite, mais au moins j'étais capable de suivre le rythme du groupe. Le ciel s'était d'ailleurs couvert et on ne pouvait plus apercevoir d'étoiles. Je sentis une goutte s'écraser sur mon épaule dénudée, puis deux, puis trois, quatre, jusqu'à ce qu'une averse amazonienne nous surprenne. Celle-ci me fit angoisser, cela ne faisait pas du plan que je m'étais imaginé de la soirée. J'ai commencé à beaucoup accélérer le rythme inconsciemment pour nous trouver un abri contre la pluie. Méfiante, je scrutais les alentours plus attentivement pour être alerte d'autres choses bizarres qui pourraient arriver, pour les éviter avant que ça ne soit trop tard.

Nous décidions de s'abriter dans le wagon aménagé du musée ferroviaire. C'était le seul lieu public encore ouvert à cette heure dans notre périmètre et en plus, il est toujours débarré pour les visiteurs. Pour protéger mon plâtre, j'étais priorité et on me laissa passer en premier. Maintenant avec un toit sous le toit, je peux reprendre mon souffle, mais pas pour longtemps. Je n'avais pas remarqué comment le local était petit jusqu'à ce que je me retourna vers mes amis. Le souffle court, tremblante, je pris mes cheveux mouillés et les tressa derrière ma nuque. On prit un moment pour se mettre confortable et attendre que les précipitations cessent.

Petit à petit, le déluge commença à s'alléger. Max se leva en premier pour voir la condition météorologique extérieure. Il semblait dire qu'il ne pleuvait plus à l'extérieur. Maélie décida d'aller voir par elle-même, suivie de Alex. Cependant, quand j'ai voulu ouvrir la porte de sortie, celle-ci refusa de bouger. Doutant de ma force de mon bras non dominant, je réessayai à nouveau en l'espoir que la planche d'aluminium veuille bien coopérer. Hélas elle resta immobile. Je commençai à paniquer et à frapper dans la porte espérant que ce n'était que mes amis qui me faisaient une blague. Aucune réaction venant de l'autre côté. Les mains tremblantes, je reculai et une tonne de questions commença à tourbillonner dans ma tête. Une en particulière : Suis-je prisonnière dans ce trou à rat pour toujours ? Mes jambes me lâchèrent et je me laissais glisser le long d'un mur, dépourvue de toute énergie. Je sentis le plancher trembler sous mes pieds. Ce tremblement se mit à se propager vers les murs et le toit. Les pièces formant les maquettes orantes les murs du wagon commencèrent à bouger de leur emplacement original, et puis tomber de la plateforme. Pétrifiée de peur, je ne pouvais plus bouger ni émettre un son. J'avais l'impression que la boîte de métal dont j'étais devenue prisonnière avait soudainement commencé à rouler, comme si elle s'était rattachée à son train originel. Le wagon ne tremblait plus, mais semblait bouger de plus en plus. Mon cœur s'emballait tellement fort que je l'entendis battre dans ma poitrine. Je suffoquais alors que le poids de mon anxiété me pesait sur le torse. Le wagon ne semblait pas s'arrêter, à l'inverse il accélérât mais à reculons. Je n'arrivais plus à voir correctement ni à différencier ce qui est vrai de ce qui ne l'est pas. Sous le manque d'oxygène, je perdis connaissance et m'écrasai au sol, les larmes aux yeux.

Je ne sais pas combien de temps je suis restée inconsciente dans le wagon. J'ai réussi, tant bien que mal, à me rendre à la porte de sortie. Je n'ai pas eu besoin d'ouvrir celle-ci qu'un homme revêtant une redingote et un pantalon droit sombre l'ouvrit et fut autant surpris de me voir. Derrière lui se trouvait une dame portant un corset et une longue jupe assise dans une calèche. J'ai alors compris, je n'étais plus en 2024, j'étais plongée au 20^e siècle.